



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosofe

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

fuis trop engagé pour m'en dédire ; outre que ce n'est pas à Prometée de changer d'avis , mais à Epimetée.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome , auxquels il oppose la douceur de la Philosophie , & mêle parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

* C'est
qu'il y
en avoit
beaucoup.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter des Chouëtes à Atenes , * comme dit le Proverbe , que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas , en luy adressant ce Dialogue , de faire montre de mon sçavoir , mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide , Que l'ignorance rend les hommes plus hardis , & le sçavoir plus retenus : car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler , & non pas l'opinion que j'ay de la miene.

N I G R I N U S , ou les mœurs d'un Philosofe.

LYCI N U S. **Q**ue tu es devenu grave & severe depuis quelque tems ! Au lieu de nous entretenir familièrement comme tu faisois , tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dedaigneux & si méprisant ?

L'AM Y. C'est que de pòvre je suis devenu riche , d'esclave libre , de fou sage.

L Y C I N U S. En si peu de tems ?

L'AM Y. En moins encore que tu ne penses.

L Y C I N U S, Dy-m'en la cause , afin de redoubler ma joye.

L'AM Y. J'estois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon mal d'yeux , qui augmente tous les jours.

L y.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMY. Si-tôt que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit long tems, & le trouvay dans son cabinet un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sfère devant luy, & diverses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coutume, tant de nostre santé que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece; Mais il n'eut pas plus-tôt ouvert la bouche pour me répondre, que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens; puis qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois donc l'oreille atentivement à ce discours; je me trouvoy agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eüe pour ces choses: & de l'autre, je me réjoüissois de me voir desabusé, de même que si j'eusse passé des tenebres à la lumiere; si bien que j'en oubliai mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & boüillante, n'eurent pas plutôt goûté du vin, qu'ils en devinrent tout-furieux: je me suis senty enyvré de ce divin Nectar? mais cette yvrognerie vaut mieux que la sobriété.

LYCINUS. Que je serois heureux de pouvoir gousteravec toy d'un si celeste bruvage! Il me sem-

ble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton amy, qui a le même desir, & la même passion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'est pas besoin de me presser davantage : car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouïy : que tu n'en as de l'entendre : Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, je veus que cela me tiene lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, je suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que je n'ay personne à les conter, Je m'en entretiens moy-même ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receües, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes, & avec tant d'attention, qu'ils ne prénent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont atachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de même en l'absence de Nigrinus, que je regarde comme un flambeau qui m'éclaire partmy les tenebres. Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix ; car comme Periclés, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écourent.

LYCINUS. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si je manque, souvien toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'aten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidèle, afin que je n'oublie rien qui soit important ;

important ; car je vai faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excules semblables que les Orateurs ont acoutumé de faire. Mais imagine toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de même, sans suspendre davantage mon atente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veus estre siffilé comme un mauvais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aîsé que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en jouiant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prelude ?

L'AMY. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulièrement des Ateniens, qui nourris dans la pôvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Atenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique ; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulût pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire : Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assés plaisamment. Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ; Un autre se jouiant sur le luxe de ses habits, Le Printems, dit-il, n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs ? Ils reprirent delicatement
aussi

aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plutôt chargez que parez : si bien qu'en se moquant tantôt d'une chose, & tantôt d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pût fâcher, ils firent si bien, qu'il retourna tout changé en son pais. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pòvreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vestu d'une étofe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit; le peuple cria que l'on eût pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pais, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celuy qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la servitude, esclaves des voluptez; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la debauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture; C'est-là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là, que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui submerge les vertus, & traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que j'eus quité la Grece pour y venir, je me repentis bien-tôt de cette resolution, & creus avoir quité la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour ve-

nir
je en
tranc
cas
des
& au
où tu
donc
de m
ctor
avec
tienne
dessu
passé
& l'
fert
le pr
tant
tous
dereg
non
Navi
au c
haut
les c
leurs
l'on
qu'o
tout
venir
hom
y a d
stabi
joie
de l'
de tr
on d
étale
leur

nir habiter parmy les tenebres. Pourquoi, disois-je en moy même, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autre telle racaille? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit? Après avoir donc revé quelque tems là-dessus, je deliberay de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vielâche & oisive. De-là, comme de dessus un théâtre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'un & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour resister à tous les plaisirs deshonestes, à toutes les passions dereglees, à tous les alléchemens de la volupté, non en se faisant lier comme Ulyffe au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles comme luy au chant des Sirènes, mais en marchant la tête haute, & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent davantage par l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens perissables, lors qu'on en reconoit les defauts: Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pòvre, le maître esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se jouie de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devoit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous saluent que par

la bouche d'autrui, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses; mais en leur baisant la main, & embrassant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baillés contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaïses, aussi-bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur se tient debout à souffrir ces fausses adorations, & à se laisser tromper luy-même, & vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dès minuit pour estre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez, & les appellent souvent par leur nom. Mais quelle est, apres tout, la recompense de tant de peines & de veilles? Ce n'est souvent qu'un miserable repas où l'on endure mille affronts, & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment; Enfin, d'où l'on se retire toujours ou mal-content, ou malade, de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaisant, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la ville, lors qu'il se faudroit metre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre; Car les flatteurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volon-

taire,

taire
mêm
té de
roie
n'y a
vent
l'abo
roien
si per
font
l'esti
d'esti
pour
vanit
par c
donn
qui n
qui f
ches
quel
déja
suite
gagn
pour
re qu
digne
de la
tres,
parle
Il bla
pour
me s
ché;
taver
fait p
veut
doctr
sçavo
confu

taire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mêmes, & les prioient de contempler leur félicité de peur qu'elle ne leur fût inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en goûter, veu que souvent ils n'en goûtent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le degoust? A quoy seruiroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité: au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses louanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans, qui n'ont rien de meilleur à dire; mais que ceux qui font profession de la Sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable: Car de quel œil pensez-vous que je voye un Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maître. Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blamoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Ecoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mene une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme

dans

dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit même son bien, & aidoit les pòvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la joiùissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avions, & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobriété & de temperance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu de se fouëter ou déchiqueter la peau pour s'acoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion, & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la surchargeant, ni rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme, qui après avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné jusqu'aux plus sages, & touchoit un autre défaut, de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoutant que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils metoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur pût nuire, ni prejudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté fots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulcre, & les couronneront de fleurs. Ce

font

font
 queme
 les fel
 se cor
 Hyver
 leur fa
 loit ce
 me M
 les co
 voit a
 poit ;
 ne les
 teste.
 cats da
 se don
 plaisir
 car dev
 Qu'ils
 ge par
 avoien
 solides
 pour c
 de ceu
 * bain
 sur leu
 jambes
 ont d
 avertir
 avoien
 qu'on
 de Ro
 de ses
 ger,
 truy,
 & aver
 & autr
 demeu
 une p
 la fin.

font ceux la même qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hyver; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il apelloit cela faire un solecisme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eût les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vît mieux où il faisoit; Il trouvoit mauvais qu'aimans les senteurs, ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop delicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'étendue de nôtre gosier, car devant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoutoit, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies, Et qu'ils avoient bien mérité ce suplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les * bains publics par une foule de valets, & s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes; ou qui par la rue, & dans les bains même, ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, je demeuroid ataché à son discours, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois com-

* On, se font porter en chaise comme dans une biere.

me immobile, sans pouvoir prononcer un seul mot & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers sans s'y arrester: les autres, pour estre trop foibles n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurés à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scytes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'un huile douce & penetrante; ceux-là, dis je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva à cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Déesse Cybele, les discours de la Philosophie n'émouvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-la de choses divines & agreables! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambrosie! si le plaisir que tu as reçu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, j'puis dire, que je suis blessé d'un même trait; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué: c'est pourquoy songe à trouver un remède pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à ce luy qui en est l'Auteur, comme Telese à Achille pour en recevoir guérison.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'U contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'Usage; ainsi que chaise en François pour